

cipitent aux abîmes, selon qu'ils tirent par en haut ou par en bas. Quand on voit paraître dans un peuple une légion de talents guidés par le génie, faisant de la littérature et de la parole un noble et légitime usage, on peut prophétiser un progrès social et saluer l'aurore d'un grand siècle : mais quand, dans une société, même la plus fortement organisée, vous voyez marcher toute une armée de lettrés acharnés à tout mépriser et à tout détruire, faisant métier lucratif d'outrager les vérités les plus sacrées, d'insulter les institutions les plus vénérables, alors vous pouvez prophétiser une inévitable décadence. Quelle responsabilité redoutable pour tous ceux qui tiennent une plume, chose légère qui pèse parfois si lourd dans la balance de nos destinées !

L'opinion est la reine du monde : elle dirige les événements et pèse même sur les gouvernements dont le mécanisme semble le plus les soustraire à son action ; mais c'est la parole, sous toutes ses formes, qui gouverne l'opinion. Ainsi, de même que l'homme est ce qu'il y a de plus fort et de plus puissant dans la création, cette parole est ce qu'il y a de plus fort et de plus puissant dans l'homme lui-même.

Les germes du vrai et du bien semés par le langage peuvent tarder à produire ; mais ils ne meurent jamais : tôt ou tard l'éclosion se fait ; les fruits apparaissent et l'humanité les cueille avec joie et reconnaissance.

Malheureusement, la langue, instrument à deux tranchants, peut aussi foudroyer les esprits et gâter le cœur, d'où dépend notre conduite. Voilà pourquoi, si le talent ou le génie armé d'une parole salulaire est la première puissance du bien, le talent ou le génie armé d'une parole haineuse et perverse est la première puissance du mal. Cette puissance, toute terrible, qu'elle soit, ne doit jamais nous décourager : la bouche est la boîte de *Pandore* d'où sortirent tous les maux, mais au fond de laquelle reste toujours l'espérance.

JULES DE SOIGNIE.

LE VIOLON.

Nous trouvons dans le *Droit* l'origine assez curieuse de la prison dite *violon*.

Il paraît que, du temps de Louis XI, les nombreux plaideurs qui assiégeaient le temple de Thémis amenaient avec eux une multitude de gens qui se répandaient dans la salle des Pas-perdus. Des bandes de spadassins, de clercs, et même d'écoliers, venaient se joindre à cette foule, et causaient un tumulte journalier.

Pour remédier à cela, un bailli du palais destina une salle basse de la Conciergerie à enfermer temporairement, et seulement pendant les audiences, les plus mutins de cette tourbe de polissons de toutes castes. Seulement, comme cette jeunesse n'avait point maille à partir avec la justice, le bon bailli voulut qu'un violon restât constamment suspendu aux murailles de la prison, pour que les captifs de quelques heures pussent se divertir honnêtement. Les gens qui dansent et qui font de la musique ne pensent pas à mal faire.

Et voilà comment la chambre d'arrêt du Parlement fut nommée le *violon*.

Une étymologie.

En parlant d'une fausse nouvelle, on dit communément : c'est un canard.

Il nous a paru curieux de rechercher l'étymologie de ce mot, et voici ce que nous avons trouvé :

Un journaliste en belle humeur racontait un jour une curieuse expérience :

“ On prit, dit-il, une couvée de petits canards. Il y en avait douze.

“ L'un d'eux fut haché menu et donné en pâture à ses frères qui le dévorèrent en quelques instants.

“ Le lendemain, ce fut le tour d'un second qui fut absorbé par les dix autres.

“ Le troisième eut le même sort.

“ Bref, les canards grandissant, en dix jours il n'en resta plus que deux, qui, la veille au soir, avaient soupé de leur frère.

“ On tua l'un des deux survivants, et en deux repas, il entra dans l'œsophage de son compagnon.”

Ce dernier avait donc ainsi avalé les onze autres.

Le récit parut splendide, et fut pris comme type de genre.

Et on dit depuis : *C'est comme les canards.*

Puis : *C'est un canard.*